



**PIERRE  
FEUILLE  
PISTOLET**

## **ECRAN TOTAL**

**28 Février - 12 Mars 2024**



Un van polonais sillonne les routes d'Ukraine. A son bord, Maciek Hamela évacue des habitants qui fuient leur pays depuis l'invasion russe. Le véhicule devient alors un refuge éphémère, une zone de confiance et de confidences pour des gens qui laissent tout derrière eux et n'ont plus qu'un seul objectif : retrouver une possibilité de vie pour eux et leurs enfants.

**de Maciek Hamela**

**Titre original : Skad Dokad - In the rearview (Documentaire)**

**1 h 25 – Pologne/France /Ukraine – New Story**

**Date de sortie : 8 novembre 2023**



Né à Varsovie (Pologne), **Maciek Hamela** étudie la littérature française à l'université Paris IV-Sorbonne et sort diplômé de l'école de cinéma Eicar.

Réalisateur et producteur de plusieurs documentaires pour BBC Channel, son œuvre radiophonique est récompensée en Pologne. Son court documentaire **Bless You** est récompensé à **Cannes 2021** dans la **section Cannes Docs**.

#### **FILMOGRAPHIE :**

BONNE CHANCE (CM, 2011)

BLESS YOU POZDRAWIAM (CM, DOC, CORÉAL. TATYANA CHISTOVA, 2021)

IN THE REARVIEW (DOC, 2023)

---

### **À PROPOS DE PIERRE FEUILLE PISTOLET (Paroles de Cinéastes) :**

Se frayant un chemin entre les champs minés, Maciek Hamela nous embarque comme passager de sa voiture fuyant l'Ukraine au milieu de l'avancée russe. La guerre demeure hors champ. Et pourtant nous la voyons se refléter sur le visage des enfants, des femmes et des personnes âgées qu'il aide à rejoindre la Pologne. Ce n'est qu'en quittant la guerre, en lui tournant le dos, que ces personnes commencent à réaliser l'ampleur de ce qui s'est passé. Derrière - le monde détruit, dont les réfugiés ont tenté de sauver les débris : des chats, quelques vêtements, un fer à repasser... Devant - la séparation des maris, des fils, des pères qui sont restés pour défendre leur pays. La voiture du réalisateur est à la fois la scène et le bateau, un espace intime pour partager en toute sincérité les inquiétudes, les rêves et l'espoir.

En pointant sa caméra vers le siège arrière, le cinéaste pose sur eux un regard plein de respect et de tendresse, toujours dans la bonne distance, et parvient ainsi à mêler son geste humanitaire d'un geste cinématographique fort. Le film donne à voir une communauté de destin dans laquelle on reconnaît et retrouve notre humanité.

**Lucas Delangle, Reza Serkanian et Lina Tsimova, cinéastes de l'ACID**

## **Maciek Hamela : « Les victimes de la guerre sont des personnes qui ont une vie comme la nôtre »**

Pendant six mois, le cinéaste polonais **Maciek Hamela**, a aidé des réfugiés ukrainiens à fuir la guerre, qui a éclaté dans leur pays le 24 février 2022. Aidé d'un assistant, il a organisé l'évacuation de plus de 400 Ukrainiens à bord d'un van. Il raconte cela dans un documentaire, **In the Rearview** [Dans le rétroviseur — NDLR], qui a été sélectionné par l'association du cinéma indépendant pour sa diffusion (**ACID**), une section parallèle à la sélection officielle du festival de Cannes 2023.

### **Entretien avec Maciek Hamela : Monaco Hebdo Culture : Raphaël BRUN (Extraits) :**

#### **Votre parcours ?**

J'ai commencé par faire de l'anthropologie à Varsovie. J'ai enchaîné avec un master de lettres à la Sorbonne, à Paris. Ensuite, j'ai fait une école de cinéma, toujours à Paris, qui s'appelle Eicar. J'ai commencé à travailler d'abord comme assistant-réalisateur sur des longs-métrages. Je suis ensuite rentré à Varsovie, où j'ai créé ma boîte de production, Impakt Film. Je me suis

alors concentré sur le genre documentaire. Au départ, nous avons très souvent travaillé par le biais de co-productions. Pour certains films que j'ai écrits, j'étais aussi derrière la caméra. J'ai fait plein de choses. En parallèle, j'ai réalisé des documentaires pour la radio, car cela me passionnait depuis longtemps.

#### **Vous travaillez aussi pour BBC Channel ?**

J'ai travaillé longtemps en France, à Paris, pour la BBC, avec le réalisateur australien Scott Hillier. Plus récemment, j'ai fait aussi pas mal de choses pour BBC StoryWorks, une antenne de la BBC installée en Pologne. Au moment où la guerre entre l'Ukraine et la Russie a débuté, je travaillais sur un long-métrage documentaire qui se passe

sur la frontière polonaise avec la Biélorussie. Ce film devait témoigner de ce qu'il se passe là-bas, avec la construction d'un mur mis en place par le gouvernement polonais. Lorsque la guerre a éclaté, j'ai abandonné ce tournage pour partir en Ukraine.

#### **Après les courts-métrages Bonne Chance (2011) et Bless You (2020) que vous avez co-réalisé, In the Rearview (2023) est votre troisième film en tant que réalisateur : comment et quand est venue l'idée de tourner ce documentaire ?**

*In the Rearview* est mon premier long-métrage. Lorsque la guerre en Ukraine a éclaté, comme des dizaines de milliers de personnes en Pologne, j'ai décidé de tout interrompre, pour m'engager dans l'humanitaire, en aidant des réfugiés à fuir à bord d'un van que je conduisais. Très rapidement, pendant les trajets, j'ai senti que ce qu'il se passait était important et unique. Lors des deux premiers mois de cette guerre, on ne savait pas trop ce qui allait se passer. Nous étions alors dans une sorte de fragilité historique :

quelle histoire sera racontée ? Que saura-t-on de cette guerre ? On sait depuis longtemps que c'est le vainqueur qui établit le narratif historique. J'ai eu la sensation que le témoignage de ces réfugiés pouvait être important, dans une guerre de propagande énorme, qui a d'ailleurs toujours lieu actuellement. Les informations sur le massacre de Boutcha, qui s'est déroulé du 27 février au 31 mars 2022, sont sorties au début du mois d'avril 2022. Mais on a mis du temps pour vraiment saisir l'énormité de cette horreur.

#### **Comment avez-vous organisé le tournage de ce film ?**

J'avais de plus en plus de mal à voyager tout seul. J'ai donc fait appel à un ami opérateur qui m'a aidé à conduire la nuit, car on conduisait presque

sans aucune pause. Et pendant la journée, on tournait.

## **Vous avez installé votre caméra sur le tableau de bord de votre véhicule, comme dans Ten d'Abbas Kiarostami (2002) ou Taxi Téhéran (2015) de Jafar Panahi ?**

Non. Dès le premier voyage je me suis débarrassé de toutes les caméras fixes. Fin mars 2022, des lois ont été promulguées, et elles interdisaient la présence de toute caméra à bord de véhicules. J'ai donc décidé de travailler avec une seule caméra, tenue par une personne. Et j'ai mis en place un protocole pour rendre ce film acceptable sur le plan moral. L'un des éléments de ce dispositif était une caméra sur un monopied, tenue par une personne, pour qu'à

n'importe quel moment, les gens puissent dire « stop » au tournage. C'était important, car je ne voulais pas construire une « voiture piège ». Avant de récupérer les réfugiés, je les prévenais par téléphone de la présence d'un chef opérateur et d'une caméra. En fin de parcours, au moment d'arriver, je leur donnais un document nous autorisant à filmer. Ils pouvaient alors signer, s'ils le désiraient. Cela leur laissait le temps du voyage pour réfléchir.

## **Les Ukrainiens que vous avez transportés ont facilement accepté d'être filmés ?**

Oui. C'était même surprenant. Nous avons finalement eu très peu de questions. C'était assez naturel. Je l'ignorais au début, mais cette guerre est tellement médiatisée... Il y a tellement de caméras partout... Le soldat, le bénévole, toutes les aides humanitaires : chacun part avec une caméra, une petite GoPro, par exemple. Du coup, les gens sont habitués aux caméras. Pour l'aide humanitaire, les caméras sont toujours

présentes, car elles permettent de montrer aux donateurs que l'argent a bien été dépensé, que l'on a bien récupéré les personnes prévues... Chaque organisation humanitaire travaille comme ça, pour prouver que ce qu'ils disent, c'est vraiment ce qu'ils font sur le terrain. Donc, sur place, pour les gens, il est normal de voir des bénévoles avec une caméra.

## **Comment avez-vous sélectionné celles et ceux qui apparaissent dans votre film ?**

La sélection a été très longue à faire. J'ai essayé d'identifier les histoires les plus parlantes pour un spectateur occidental, européen. On n'a pas voulu faire un film qui choque. Nous avons donc mis de côté les plus gros drames. Evidemment, on cherchait des histoires avec de l'émotion, mais on voulait présenter une sélection variée, et donner une image la plus représentative possible des personnes que nous avons rencontrées. Au début, quand on a mis côte à côte chaque

histoire que nous avons, chacune durait presque une demi-heure. Du coup, notre premier montage faisait deux heures. Nous avons donc raccourci, en mélangeant la légèreté avec ce qui est plus grave. Parce que c'est ça la vie. La vie a une force énorme. Peu importe les conditions, la vie quotidienne est toujours là. La guerre est là, mais au loin, derrière. C'est en montrant cette vie quotidienne que l'on peut établir une relation avec le spectateur.

## **Qu'avez-vous refusé de montrer dans votre film ?**

Depuis le début, je voulais enlever mon personnage du film. On a donc décidé de ne pas montrer comment se tisse ce réseau d'aide humanitaire. Nous avons aussi enlevé de ce film les situations les plus dangereuses que nous avons rencontrées. C'était la première fois que je

me retrouvais confronté à des fusillades et à des canons. Je ne voulais pas que l'on compare le risque que nous prenions avec le risque des soldats dans les tranchées. L'objectif, c'était de se concentrer sur les histoires racontées par ces réfugiés.

## **Qu'avez-vous cherché à montrer avec ce film ?**

Je voulais faire passer deux messages. D'abord, j'ai voulu montrer les victimes de la guerre comme des personnes qui ont une vie comme la nôtre. Cette guerre est venue tout rompre. Elle s'incruste dans toutes les couches de leur vie, elle rentre sous la peau de ces gens. Je voulais que l'on ait la sensation que l'on pourrait être à leur place, assis dans ce van. Ensuite, je voulais

que les spectateurs s'interrogent et se demandent si, de leur côté, ils ont fait quelque chose pour que cette guerre se termine plus rapidement. Je suis encore engagé dans des évacuations de civils dans la région de Zaporjié. Grâce à des concerts caritatifs, et à la première de notre film en Pologne, nous avons pu acheter un bus, qui se trouve à Kherson pour prendre en

charge les gens victimes de l'énorme inondation due à la destruction du barrage de Kakhovka . Un homme d'affaires, qui est aussi résident à Monaco, est passé par hasard à l'un de ces concerts caritatifs. Je l'ai ensuite invité à la

projection du film à Varsovie. Il est venu avec des dirigeants de son entreprise. Le jour d'après, ils m'ont proposé de financer entièrement l'achat d'un bus pour évacuer des réfugiés de Zaporoujié.



### **Lors des échanges avec les réfugiés ukrainiens, quels sont les sujets qui revenaient le plus souvent ?**

Les réfugiés m'ont souvent parlé des difficultés à trouver des transports pour partir. Ils m'ont aussi parlé des prix très élevés que certains demandaient pour les faire passer d'une zone du pays à une autre. Ceux qui sortaient d'une zone occupée disaient qu'ils avaient la sensation d'avoir été « violés » et humiliés sur chaque poste militaire russe. Mais chaque personne est

différente. Certains sont très renfermés, ils ont du mal à s'approprier ce qu'il s'est passé. D'autres ont très vite pris de la distance par rapport à cette guerre, ce qui les aide à en parler. L'angoisse de l'inconnu, l'angoisse pour leur futur, revenait souvent aussi pour celles et ceux qui ne voulaient pas quitter l'Ukraine.

### **Quel est le témoignage qui vous a le plus ému ?**

Il n'y a pas un témoignage en particulier qui m'a plus marqué qu'un autre. Chaque fois que je regarde ce film, quelque chose de nouveau me marque. Il s'agit plus de moments, que d'histoires entières. Je suis en contact avec certains de ces réfugiés, notamment avec Anna, qui est une femme qui a perdu son mari. Elle est venue pour la première de ce film en Pologne. Son histoire est très touchante. Ce n'est pas montré dans notre documentaire, mais elle a

deux beaux-fils qui ont été faits prisonniers par les Russes. Elle vit avec ça. Toute sa vie est tournée vers leur libération. En même temps, et c'est une force pour cette nation ukrainienne, même dans les histoires les plus désespérées, ils voient un espoir. Les gens ne s'écroulent pas sous le poids du malheur et de la guerre. Après avoir habité en Pologne pendant plus d'un an, Anna vient de rentrer en Ukraine avec ses deux filles.

### **D'autres témoignages, ou moments, vous ont marqué ?**

La première histoire montrée dans le film, parle d'une famille qui a perdu sa vache. Cette vache est morte, depuis, et la maison de cette famille a été complètement détruite. Leur village se trouve maintenant dans la zone grise, et il est très probablement occupé par l'armée russe. Ils ont tout perdu. Mais le père a trouvé du travail dans l'ouest de l'Ukraine, il conduit des tracteurs.

Sa maison lui a été fournie par l'Etat, et il peut assurer le quotidien de sa famille. Ce réfugié a trouvé du bonheur dans des petites choses, comme, par exemple, dans le fait d'avoir retrouvé du travail. On n'y pense pas, mais, quand une guerre éclate, tout le monde, ou presque, se retrouve au chômage.

## **Avant Cannes, vous aviez organisé une avant- première à Varsovie, en Pologne : comment le film a-t-il été accueilli dans votre pays ?**

La première pour *In the Rearview* a été très émouvante. Ce film a été présenté au festival Millennium docs against gravity à Varsovie, et il a remporté la compétition. Pour moi, il était très important de sortir ce film documentaire en Pologne. Nous avons beaucoup de spectateurs dans la salle qui se sont aussi engagés comme bénévoles, et leurs histoires resteront inconnues. Bien sûr, leur sacrifice n'est pas comparable aux sacrifices et aux vies que certains ont donné, ou

donnent encore, en Ukraine. Même si, bien sûr, laisser de côté son travail pour se concentrer sur l'organisation de l'aide humanitaire, sur la mise en place d'allers-retours entre l'Ukraine et la Pologne, ou pour assurer l'accueil de réfugiés en Pologne, ce n'est pas rien. Pour ce festival, j'ai invité tous les gens que j'ai croisés sur mon chemin. C'était très émouvant de les retrouver, d'avoir leurs sentiments, et de pouvoir partager ce film avec eux.....



Depuis l'invasion de l'Ukraine par la Russie en février 2022, près de vingt millions d'Ukrainiens ont été contraints de tout quitter pour se réfugier en zone sûre, en Pologne ou dans les régions sécurisées de l'Ouest. Maciek Amela, producteur et réalisateur polonais, a sillonné le pays pour rapatrier à la frontière de son pays les Ukrainiens qui le sollicitaient, parcourant plus de 100 000 km. Son minivan de sept places est devenu un lieu de confidences, un lieu sûr, transitoire, témoin d'un exil forcé. Accompagné d'une caméra, le réalisateur a enregistré les conversations échangées avec ses passagers. Dans l'habitacle, on parle de la guerre, de ses drames, de l'exode, mais aussi des perspectives pour l'avenir : s'installer provisoirement en Pologne, revenir en Ukraine quand tout sera fini, ouvrir un café ou se baigner dans la mer.

Même si la violence de la guerre demeure en hors champ de ce film tourné presque à huis-clos, elle semble omniprésente. Elle trouve une incarnation dans les chars russes abandonnés sur les routes, dans le bruit des bombardements ou dans les ruines d'une ville dévastée. La crainte jaillit parfois brutalement (chez les spectateurs comme chez les passagers) lorsque le van doit rebrousser chemin pour éviter les mines qui piègent la route ou changer d'itinéraire alors que l'armée russe a progressé dans leur direction. Mais surtout, cette violence s'illustre dans les récits des passagers, marqués par la mort et l'abandon des proches.

Sur les vieux sièges du van se superposent les vies d'Ukrainiens meurtris. Par l'intermédiaire d'un cadre fixe et frontal que le film systématise (promiscuité de l'habitacle oblige), Maciek Amela parvient à faire exister de vraies rencontres avec les différents passagers. Nous nous

attachons immédiatement à chacun d'entre eux, et la brutalité avec laquelle le montage nous contraint à les quitter pour en rencontrer de nouveaux donne un aperçu du déchirement que le cinéaste a pu ressentir après avoir partagé des moments aussi intenses.

C'est avec une grande délicatesse que ce road movie fait résonner entre elles les scènes de retrouvailles et de séparation. Ici, une grand-mère qui reste en Ukraine fait ses adieux à son fils et à sa petite-fille. Là-bas, une femme retrouve son mari après une douloureuse séparation, tandis qu'ailleurs, un homme quitte sa femme et ses enfants pour rejoindre les forces armées.

Parmi les nombreux visages que l'on rencontrera sur la route, on retiendra notamment celui de Sanya, une petite fille accompagnée de son père, devenue mutique depuis qu'un missile russe a manqué de faire exploser l'appartement de sa famille. On se rappellera également d'Ewelina, jeune mère porteuse qui rêve d'ouvrir un café « à l'européenne » lorsqu'elle retrouvera son pays. Juste et poignant, *Pierre Feuille Pistolet* porte à l'écran la détresse et l'espoir du peuple ukrainien en esquissant le portrait de ses exilés. **(Culture aux Trousses : Claire Massot)**

**« Pierre feuille pistolet » :**  
**la guerre en Ukraine dans un rétroviseur**  
Ce poignant documentaire a entièrement été tourné dans une voiture par un cinéaste chauffeur qui transporte des réfugiés vers la Pologne et filme leurs conversations. Le résultat est déchirant.



Un héros. On ne voit pas comment qualifier autrement le Polonais **Maciek Hamela**, qui, avec son documentaire « **Pierre Feuille Pistolet** », cumule les fonctions de cinéaste, sauveteur, journaliste, chauffeur et témoin de son temps. Emmagasinant les prix dans les festivals, ce film étonnant, à mi-chemin entre le reportage de guerre et la chronique sociale, se déroule presque intégralement à l'intérieur d'un petit van. Celui que conduit Maciek sur les routes d'Ukraine depuis les débuts de la guerre déclenchée par la Russie. Il roule, Maciek, du matin au soir, accompagné d'un cadreur preneur de son à ses côtés et d'Ukrainiens de tous horizons à l'arrière.

Car le documentariste a décidé de transporter, non sans risques, les réfugiés vers la Pologne pour les mettre à l'abri du conflit. Et de les filmer. Ce qui explique le titre de la version originale, bien plus inspiré, « In the rearview », « Dans le rétro » en anglais. Parfois, il embarque des familles entières, à d'autres moments des amis, d'autres fois une seule personne. Les trajets, semés d'embûches, sont très longs, alors tous parlent, entre eux, ou à leur sauveur et à son caméraman.

Ce qu'ils racontent fait souvent monter les larmes : des récits de guerre terribles, de familles séparées, de proches qui ont perdu la vie. Ils décrivent aussi leur quotidien, leurs frayeurs, leurs maisons pulvérisées par les bombardements, leurs mois passés dans des caves à se terrer avant de saisir une occasion de fuir, le manque de nourriture, d'électricité, d'eau potable...

**Sur les routes d'un pays défiguré :** Tous affichent leur patriotisme, l'attachement viscéral à leurs terres, leur haine de l'ennemi, et disent vouloir revenir, plus tard, quand ce sera possible, que l'avenir sera plus lumineux. Ils l'envisagent comme radioux, persuadés que les soldats ukrainiens — Maciek trimballe leurs frères, leurs sœurs, leurs grands-mères, leurs enfants... — finiront par vaincre.

Dans le segment le plus spectaculaire et le plus éprouvant du film, même cette blessée que le cinéaste chauffeur transporte, se faisant alors ambulancier, dit que sa vie est ici, alors qu'elle est Congolaise et n'a passé qu'une partie de son existence dans le pays.

Mais la caméra ne se contente pas de filmer les passagers dans le rétroviseur, elle s'échappe aussi parfois vers l'extérieur. Au-delà des complications, des checkpoints pointilleux, des routes défoncées ou coupées qui obligent à changer de parcours, ce que l'on voit à travers le pare-brise vaut tous les reportages réalisés depuis le début de la guerre. À savoir un pays défiguré, des immeubles écroulés, des villages réduits en cendres, des maisons explosées, des chars d'assaut détruits ou embourbés. Une Ukraine abîmée, salie, meurtrie, qui va bien avoir besoin, pour la reconstruire, de ces réfugiés à la fierté portée en étendard que convoie inlassablement Maciek. **(Le Parisien : Renaud Baronian)**

<p>Le dispositif pourrait sembler artificiel, il est d'une force incroyable. C'est la tragédie de l'exode, en huis clos. C'est l'horreur de la guerre, en mouvement. C'est hier, et aujourd'hui. Avec, au bout du chemin, la faible lueur de l'espoir. Celui de revenir chez soi. Bouleversant. <b>(L'Obs : Jérôme Garcin)</b></p>	<p>En 2022, le cinéaste polonais Maciek Hamela a sillonné l'Ukraine envahie en minivan pour conduire des civils en zone sûre. En résulte un documentaire subtil et courageux, qui met en lumière la pluralité des existences brisées par la guerre. <b>(Libération : Luc Chessel)</b></p>
--	---

Le réalisateur polonais Maciek Hamela a parcouru plus de cent mille kilomètres sur les routes d'Ukraine au volant de son mini-van huit places. Au départ, rien à voir avec un projet de film, mais juste un coup de main pour véhiculer des amis fuyant les bombardements russes qui débutaient. Il finit par enchaîner les trajets et les rencontres, et décide d'en laisser une trace. Dans l'habitacle, échanges, confessions, larmes et parfois même rires s'enchaînent sous l'œil de la caméra.

Film d'action, convoi documentaire... Difficile de définir cet objet cinématographique d'un humanisme poignant alliant l'acte au recueil de la parole. Les victimes d'une guerre aussi soudaine que monstrueuse prennent place sur la banquette du van, en route vers l'exil. Sasha, 34 ans, s'excuse mais sa fille Sanya, petit bout de 5 ou 6 ans, ne parle plus depuis qu'un missile est tombé à quelques mètres de la maison, blessant grièvement son frère. Ewelina, 21 ans, est avec sa maman de 38 ans et son bébé. Cette mère porteuse espère se rendre à Paris, où l'attend la future famille de l'enfant. Elle doit se débrouiller seule, le programme comme la clinique où elle était suivie n'existent plus. Et une grand-mère, réconfortée par ses petits-enfants lorsqu'elle évoque, la larme à l'œil, la ferme familiale, les vaches abandonnées...

Les visages et les histoires se succèdent et installent un même récit cauchemardesque. La caméra frontale capte ces témoins qui se livrent dans un moment de répit alors même qu'ils viennent de tout quitter. Comme dans une bulle, les passagers conversent, échappent quelques instants à leur statut de réfugiés pendant que la voiture traverse les check-points. Un huis clos où le temps et l'actualité semblent comme suspendus – seul un regard en contrechamp, par la fenêtre, sur les épaves calcinées ou les chars vides nous y ramène. La guerre dehors, la survie dedans. Le contraste est saisissant. Sofia, malicieuse et espiègle gamine de 7 ans, propose à Maciek Hamela et son chef-opérateur, qui se relaient au volant et à la caméra, une partie de pierre feuille ciseaux. Elle gagne chaque fois grâce à sa botte secrète... Un pistolet. **(Télérama : Etienne Labrunie)**